

XYZ. La revue de la nouvelle

Pierre Chatillon : un sillage de beauté

Marie St-Arnaud



Numéro 23, août–automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4074ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

St-Arnaud, M. (1990). Pierre Chatillon : un sillage de beauté. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (23), 61–68.

Pierre Chatillon : un sillage de beauté

Marie St-Arnaud



Photo : Flageol

Le lac Saint-Pierre, et sur ses abords une maison jaune aux larges fenêtres tournées vers l'horizon. Dans cette maison, un homme et dans ses yeux le souffle mystérieux de la vague et chaque soir le soleil couchant, avide et rond, comme un abandon à la houle du rêve.

Marie St-Arnaud

M.S. — *L'art sous toutes ses formes est partout présent dans vos livres. Pourquoi avez-vous choisi l'écriture plutôt que la peinture ou la musique ?*

P.C. — Je suis issu d'une vieille famille de musiciens. Comme le personnage de mon roman *La Mort rousse*, j'ai joué du saxophone pendant plusieurs années, autrefois, dans la fanfare de Nicolet. La musique est une passion pour moi, elle est partout présente dans ma vie. J'ai une admiration sans bornes pour Mozart. Mozart, c'est le contraire de l'absurdité, la preuve que la vie aurait pu être belle si le Créateur du monde avait eu le bon sens de céder sa place à ce musicien. Mozart corrige, par son harmonie, toutes les erreurs de ce grand maladroit de Dieu. C'est ce suprême artiste qui m'a appris que créer, c'est corriger le destin. Et pour continuer de parler musique, disons que, dans le domaine de l'écriture, je ne me considère jamais comme l'instrumentiste. Je ne suis qu'un simple instrument, une sorte de violon que la poésie, m'effleurant parfois de son archet, fait vibrer.

Quant à la peinture, elle occupe dans ma vie une place presque aussi importante que la musique.

J'ai commencé à écrire vers l'âge de treize ans. J'ai tout de suite su que mon existence serait consacrée à l'écriture et j'ai tout de

suite conçu l'écriture comme un art réunissant tous les arts. Il faut dire que je vois et que j'entends chaque lettre. Les mots sont des couleurs et des sons, des notes colorées que je dispose sur les portées de mes poèmes et de mes contes.

M.S. — *Qu'est-ce qui distingue chez vous le poète du conteur ou du romancier ?*

P.C. — J'ai organisé ma vie de façon à me rendre presque constamment disponible à l'inspiration. Je ne choisis pas d'écrire dans un genre plutôt que dans un autre. Quelqu'un ou quelque chose en moi choisit pour moi. Depuis près d'un an, par exemple, je n'écris que des poèmes. Avant cela, j'avais écrit, pendant des mois, de nombreux contes. Et parfois un roman fait irruption, bouscule tout, me force à m'asseoir à ma table de travail pendant des semaines et des semaines jusqu'à ce qu'il soit terminé. J'ignore pourquoi il en est ainsi, mais je sais que ma manière d'écrire diffère d'un genre à l'autre. La poésie est pure improvisation. J'écris mes poèmes en marchant ou le plus souvent lorsque je suis couché. Jamais je ne m'assois à une table de travail pour écrire un poème. Le poème est un instant d'illumination et il faut le saisir au vol. Il est le fruit d'une liberté intérieure absolue, il a la fragilité d'un rêve et il disparaîtrait si je voulais le forcer à naître. Il ne faut donc pas le fabriquer mais savoir l'accueillir. Tout simplement. Le poème est un morceau de mystère qui monte des profondeurs de l'être et il doit conserver son halo d'étrangeté. Le rôle du poème n'est pas d'éclaircir l'énigme, mais de la mettre en lumière, de la faire voir brillant de tous ses feux noirs. Par contre, le poème, qui traduit une émotion, ne raconte pas. Or, j'aime raconter et créer des personnages. C'est pour satisfaire ce besoin que j'écris des contes et des romans. Et pour ce faire, je travaille de façon beaucoup plus méthodique. J'écris de telle heure à telle heure, dans le silence le plus complet, vivant le plus totalement possible avec mes personnages. Cela dit, je crois que j'ai été un romancier par accident et je me considère d'abord comme un poète et un conteur. Et j'aimerais ajouter ceci au sujet de la poésie: le poète est un insoumis de naissance. Dès l'enfance, alors que les autres se laissent niveler le cœur et l'esprit par l'éducation, il a refusé, lui, qu'on le prive à jamais de sa faculté d'émerveillement. Et il l'a conservée jusqu'à l'âge adulte. Lorsque les autres, qui parfois l'envient, veulent retrouver en eux le droit de s'émerveiller, ils constatent qu'il s'agit

là d'une entreprise extrêmement difficile. Et alors ils comprennent que la poésie c'est le Paradis perdu.

M.S. — *L'imaginaire semble jouer un rôle important dans votre vie. Quel est ce rôle ?*

P.C. — Je suppose que je vis dans l'imaginaire, mais pour moi rien n'est plus naturel. J'aime bien ce qu'il est convenu d'appeler le réel, mais les composantes du réel m'apparaissent comme des mots et ne deviennent significatives que dans la mesure où je les groupe en phrases nouvelles. Le réel est pour moi modelable. Ne pouvant supporter la stagnation et l'ennui, je repétris constamment le réel, je le réinvente selon les besoins de ma fantaisie et c'est dans ce réel-là, la plupart du temps, que je vis.

M.S. — *Transformer ainsi la réalité, vos personnages eux-mêmes s'y acharnent. N'est-ce pas là une perpétuelle quête de beauté ?*

P.C. — Mon existence est totalement vouée à l'art. Mon seul but est ce défi quotidien lancé à la mort, ce défi de créer malgré elle du beau. Je n'ai jamais écrit dans le but de faire une carrière ou d'atteindre au succès. Ma seule motivation est de donner une forme aux images qui me hantent, un corps aux personnages qui m'habitent et de m'approcher le plus près possible du beau idéal. Laisser derrière moi, après ma mort, comme un bateau sur l'eau, un sillage de beauté : telle est ma seule raison d'être. Depuis toujours, j'aspire à me rapprocher de la beauté comme Icare du soleil et toujours elle fuit. Mais chaque fois que je parviens près d'elle, elle me communique un peu de son feu et plus je me consume plus j'ai l'impression de lui ressembler, de me fondre avec elle. Et j'aimerais, au terme de cette quête, mourir incandescent.

M.S. — *Qu'est-ce qui fait la beauté d'une œuvre ?*

P.C. — Si je veux écrire une belle page, il ne suffit pas que je possède des techniques d'écriture, il faut que je sois beau dans mon cœur. Et c'est cette beauté intérieure qui irradie. Il s'opère entre l'écrivain et son œuvre une mystérieuse transplantation. Par la magie de quelques mots, l'écrivain parvient à transférer sur une feuille de papier les vibrations les plus intimes, les plus complexes de son cœur. Et les mots se mettent à battre du même battement que le cœur. D'une œuvre à l'autre, l'écrivain transplante son cœur sur le papier et lorsque le corps meurt, le cœur, lui, s'il est bien transplanté, continue

de battre pour toujours dans ses livres. Et si le cœur était beau, ses battements qui continuent font que l'œuvre est belle.

M.S. — *Presque tous les personnages de La Vie en fleurs se fondent, d'une façon ou d'une autre, dans la nature. Est-ce là l'expression de votre propre fusion ?*

P.C. — J'ai toujours vécu en contact étroit avec la nature et j'habite tout au bord du fleuve, face au lac Saint-Pierre. L'homme ne se dissocie jamais de la nature, bien que son esprit s'efforce de lui donner l'illusion qu'il la domine. Aussitôt mort, il retourne s'y fondre. L'homme ne s'éprouverait pas si seul s'il sentait en lui tous les liens qui le rattachent aux plantes, aux bêtes. Personnellement, je me sens rempli d'oiseaux, de poissons, d'herbe, de fleurs. Toute cette matière dont je suis issu continue de vivre en moi et cette sensation me procure une plénitude. Je ne vois pas de différence entre le sang qui circule dans mes veines et la sève qui monte dans les arbres. C'est pourquoi je dis parfois que j'ai le sang vert. Je suis un produit des bords du lac Saint-Pierre au même titre que les plantes qui y poussent. Nous sommes nés du même humus. Et si j'aime chanter la beauté de la femme, c'est que je retrouve dans sa chair la lune, le soleil, les rivières, toutes les couleurs et les parfums de la terre. Et je suis heureux de sentir la vie de cette manière.

M.S. — *Dans « Caroline », « Ouiatchouane » et « Les hirondelles », la fusion de l'homme avec la nature ne prend-elle pas le sens de la mort comme passage à un état de bien-être absolu ?*

P.C. — Il n'est donné à l'homme que quelques dizaines d'années de vie et si peu de moments de bonheur. Comment ne garderait-il pas une profonde nostalgie du grand Tout dont il est issu et où il va retourner ? Il se sent attiré par ce grand Tout, ne serait-ce que pour s'y libérer de la solitude qui l'accable. La vie ne me paraît supportable que si je me remplis le cœur de beauté. Et je suppose qu'après ma mort cette beauté mêlée à ma substance va retourner se mêler avec celle du monde. Et c'est peut-être cela, l'âme, ce pouvoir que nous avons de nous assimiler la beauté du monde, d'accueillir en nos cœurs éphémères sa nature impérissable; c'est peut-être cela l'âme, cet échange de beauté entre le monde et le cœur.

M.S. — *Quel sens accordez-vous à cette perpétuelle évanescence de l'élément féminin dans vos contes et particulièrement dans « Caroline » et « Ouiatchouane » de votre recueil La Vie en fleurs ?*

P.C. — J'ai toujours été hanté par la précarité, la fragilité, le peu de poids de réalité des êtres. C'est là le thème d'un de mes livres intitulé *Le Journal d'automne*. Même au plus intense d'un amour, nous n'étreignons jamais qu'un fantôme fugitif.

M.S. — *Le feu et l'eau sont des éléments partout présents dans votre œuvre. Vos personnages y sont continuellement soumis et leur condition d'humains s'en trouve modifiée, voire métamorphosée. En cela peut-on déceler l'édification d'une mythologie personnelle ?*

P.C. — Il y a dans mes histoires de nombreuses métamorphoses comme dans les mythes de la Grèce antique, du Moyen Âge et de tous les peuples. Cela dit, je crois que plusieurs écrivains, en se situant face aux forces de l'univers, élaborent une mythologie personnelle. La mienne, à laquelle j'assiste d'un livre à l'autre, s'articule autour des divorces et des unions de l'eau et du feu. Il y a certainement là un phénomène d'identification au spectacle sensuel et tragique que j'ai constamment sous les yeux : celui du soleil s'unissant presque chaque soir dans une orgie de couleurs aux eaux du lac Saint-Pierre et mourant pourtant au sein même de cette union. Toute mon œuvre est placée sous le signe du feu. Les quêtes solaires y abondent : personnages qui veulent ravir le soleil ou aller vivre sur le soleil ou devenir soleil, quête de la femme-soleil, etc. C'est probablement le principal leitmotiv de tout ce que j'ai écrit. Mais l'eau y joue aussi un très grand rôle : amour de l'eau dans « Premier amour » (*La Fille arc-en-ciel*), terreur et fascination de l'eau dans « Lac Beaugard » (*La Fille arc-en-ciel*) et « La dame bleue » (*L'Île aux fantômes*), envoûtement par l'eau dans « Ouiatchouane », évasion sur l'air et l'eau dans « Les hirondelles ». Pourquoi en est-il ainsi ? Cela ferait sans doute l'objet d'une belle recherche pour un(e) étudiant(e) en vue d'un mémoire de maîtrise en lettres, mais, pour ma part, les théories sur la littérature m'ont toujours profondément ennuyé et plus je vieillis plus je me désintéresse du pourquoi de l'acte créateur. Aucun théoricien n'a jamais pu fournir la recette permettant de créer. Seuls me captivent la spontanéité créatrice, l'abandon à la passion de réinventer la vie. Quels que soient les commentaires ou les critiques qu'elle suscite, seule compte l'œuvre.

M.S. — *À la fois simples et poétiques, vos histoires prennent le ton de la légende ou du conte populaire. Êtes-vous d'accord avec cette observation ?*

P.C. — Tout à fait. Et cela est particulièrement vrai dans mon roman *Philéodor Beausoleil* où j'ai pris tant de plaisir à remodeler avec fantaisie les légendes québécoises. Je me sens dans la lignée des conteurs populaires, des créateurs de mythes. Je me vois parfois comme un primitif égaré dans le monde actuel.

M.S. — *Quels rapprochements établiriez-vous entre le vieil Édouard Bélair dans le conte « Les hirondelles » et le héros de votre roman La Mort rousse ? En d'autres termes, quel sens accordez-vous au personnage du vieil homme dans votre œuvre ?*

P.C. — Il y aurait de nombreux rapprochements à établir entre ces deux personnages, l'un qui essaie de ressusciter un grand amour, l'autre qui cherche la quiétude d'un nid et qui tous deux errent dans l'immensité de l'Amérique. Je pense également à Philéodor Beausoleil qui est lui aussi un homme âgé et qui lui aussi voyage beaucoup. Ils ont tous en commun une préoccupation : se remettre au monde. C'est Philéodor qui y parvient le mieux puisqu'il se transforme en un jeune homme éternel. Cette préoccupation rejoint l'un des grands thèmes de notre littérature, celui du mal-né, du mort-vivant. Notre littérature est le miroir d'une société à la fois vieille et jeune qui n'en finit plus d'être sur le point de mourir et sur le point de naître. Et sur un autre plan, à chaque instant nous sommes vieux si nous cessons de nous renouveler. Si je cesse de créer, je suis vieux. Si je crée, je me remets au monde, je revois le monde comme pour la première fois. Si je crée, je suis un éternel nouveau-né.

M.S. — *Comment réussissez-vous à faire cohabiter dans vos contes un imaginaire si puissant et un sens aussi réaliste du détail ?*

P.C. — Je ne le sais pas. Je sens la vie de cette façon. Je crois que je me situe sur la frontière du rêve et de la réalité et que j'observe les deux côtés de cette frontière avec un égal intérêt. Je ne suis ni un rêveur ni un réaliste, je suis un rêveur réaliste. J'ai autant besoin de rêve que de réalité, je les vis pleinement l'un et l'autre et je les fonds l'un avec l'autre. Il est important, je le sens, de donner des assises solides à mes histoires avant de les laisser s'épanouir dans la liberté de l'imaginaire. C'est peut-être une façon d'apprivoiser la folie que de la vivre en ayant les pieds bien sur terre.

M.S. — *Quelle est donc la part du rêve dans vos écrits ?*

P.C. — J'emprunte souvent à mes rêves des images, des sujets de récits et même des titres d'œuvres. Les deux vers énigmatiques, par exemple, que Bruno Lenoir, dans « L'or », entend en songe : « Ouvrons grandes les portes de sang / Du soleil couchant », je les ai vraiment vus en rêve.

M.S. — *Vos contes nous font voyager. On visite avec vous des coins aussi variés et pittoresques que Charlevoix, l'Abitibi, Paris, le golfe du Mexique et même les Saintes-Maries-de-la-mer. Pourtant on connaît votre attachement au lac Saint-Pierre et vos écrits régulièrement lui rendent justice. Les voyages sont-ils une source d'inspiration aussi importante que ce coin de pays auquel vous vous identifiez ?*

P.C. — Dans tous mes livres existe ce que j'appellerais le thème de l'errance aussi bien physique qu'ontologique. S'agit-il là d'une préoccupation à rapprocher des thèmes bien québécois de la difficulté d'enracinement et d'identification ? C'est probable. J'aime me laisser inspirer par les sites pittoresques et profiter de leurs particularités pour continuer d'élaborer mon étrange mythologie. Mes personnages sont entraînés dans d'innombrables déplacements — cela est particulièrement frappant dans *Philéas Beausoleil* où le héros est projeté dans plusieurs régions du Québec — mais je constate qu'ils apportent toujours avec eux les éléments qui caractérisent mon paysage familier des bords du lac Saint-Pierre. Ainsi, le héros de *La Mort rousse* retrouve ses souvenirs du lac Saint-Pierre au bord du golfe du Mexique. Même chose pour le vieil Édouard Bélair qui, à Ogunquit, est emporté dans une grande rêverie d'eau et de lumière comme il aurait pu l'être sur les rives du lac Saint-Pierre.

M.S. — *Comment considérez-vous l'évolution de votre œuvre depuis vos premiers recueils de poèmes jusqu'à La Vie en fleurs et comment entrevoyez-vous l'avenir ?*

P.C. — J'ai d'abord été un poète du feu de la révolte puis je suis devenu et je demeure un chantre du feu de l'amour. Je suis actuellement un homme qui consacre son énergie à contrer le malheur en s'efforçant de créer de la beauté, une sorte d'alchimiste qui transmute la souffrance et la laideur en or. Comme le dirait mon personnage du conte « L'or », du mot « horreur », je raye l'h et la syllabe *reur* pour n'en garder que l'or. Avec chaque poème ou chaque conte, je tente de créer un instant d'or. Je me vois désormais comme un orpailleur, un chercheur d'or lyrique.

Un homme dans sa maison jaune. Devant la fenêtre, le lac Saint-Pierre où plonger comme un soleil couchant au cœur de l'émerveillement.

Bibliographie

Les Cris, poèmes, Montréal, Éditions du Jour, 1968. Réédition en 1969.

Soleil de bivouac, poèmes, Montréal, Éditions du Jour, 1969.

Le Journal d'automne, récit, Montréal, Éditions du Jour, 1970.

Le Mangeur de neige, poème, Montréal, Éditions du Jour, 1973.

La Mort rousse, roman, Montréal, Éditions du Jour, 1974. Édition remaniée, collection « Québec 10 / 10 », n° 65, Montréal, Éditions Stanké, 1983.

Le Fou, roman, Montréal, Éditions du Jour, 1975.

L'Île aux fantômes, contes, précédés de *Le Journal d'automne*, Montréal, Éditions du Jour, 1977. Édition remaniée, collection « Québec 10 / 10 », n° 107, Montréal, Éditions Stanké, 1988.

Philéodor Beausoleil, roman, Paris, Éditions Robert Laffont et Montréal, Leméac, 1978. Édition remaniée, Montréal, Éditions Libre Expression, 1985.

Poèmes, rétrospective des poèmes (1956-1982) regroupant *Les Cris*, *Le Livre de l'herbe*, *Le Livre du soleil*, *Soleil de bivouac*, *Poèmes posthumes*, *Blues*, *Le Mangeur de neige*, *Le Château fort du feu*, *Le Beau Jour jaune*, *Le Printemps*, *Nuit fruit fendu*, *L'Oiseau-rivière*, *Amoureuses*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1983.

La Fille arc-en-ciel, contes et nouvelles, Montréal, Éditions Libre Expression, 1983.

Le Violon vert, poèmes, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987.

L'Arbre de mots, poèmes, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988.

La Vie en fleurs, contes et nouvelles, Montréal, XYZ éditeur, 1988.

XYZ

Retrouvez la revue *Lettres québécoises* et les Éditions XYZ
au salon du livre de Montréal
du 15 au 20 novembre 1990
stand 873